

Par Paul LÉAUTAUD

Journal

littéraire 1927

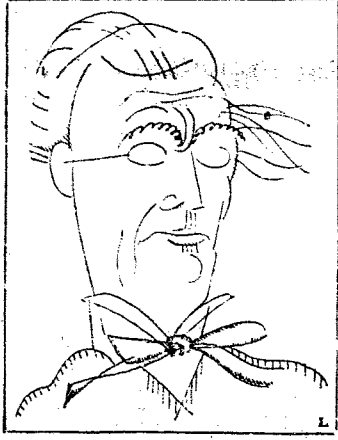
(Fragments)

108
Comœdia

14 20 1943

MARDI 4 JANVIER. 1927 Vu Gide ce matin au Mercure. Il me demande si j'ai bien reçu les trois petits volumes. Je lui dis oui et l'en remercie, ajoutant qu'il m'a gâté (il me dit tout de suite de ne pas le répandre) car beaucoup de gens voudraient avoir l'ouvrage et ne le

re de Pierre Véber) qui n'est jamais allé là-bas. Il dit que tout ce qui se passe dépasse tout ce qu'on a connu concernant le Congo belge. Il me répète qu'il est décidé à tout révéler, à obtenir un résultat. Lui, d'une voix si douce, d'habitude, si nuancée, il a eu, me disant cela, un ton de véritable énergie.



Paul LÉAUTAUD. par Laboureur

Il me parle alors de Charles-Henry H... Il me dit que jamais, pas une seule fois tant de choses que lui, Gide, ait pu écrire dans des revues. H... n'en a parlé dans sa rubrique des revues du « Mercure ». Je lui dis que c'est doublement singulier de la part de H... qui, tout de même, n'est absolument rien comme écrivain et que ce silence est vraiment un peu sot de sa part. Gide me dit : « Ils me détestent tous !... Et cela à cause de ce faux-nez (?) qu'on m'a mis. » Je lui réponds qu'il ne faut pas exagérer, que nous avons des livres de lui au « Mercure », que ces livres se vendent fort bien, que le silence de H... est donc négligeable, que, de plus, à propos du feuilleton de Souday, Vallette et Dumur avec moi ont été d'accord pour trouver qu'il n'a rien compris au livre, qu'il est passé à côté du sujet.

Il me demande si H... vient quelquefois, si je le vois, si je ne pourrais pas lui demander de signaler ce qu'il y a dans le dernier numéro de la N. R. F., uniquement dans l'intérêt du résultat à obtenir. Il me demande si j'ai lu ce que H... a dit de lui dans le dernier numéro du « Mercure ». (Je l'ai lu après son départ, H... se moque de Gide, on ne sait trop pourquoi.) Je lui réponds que c'est d'autant plus étonnant que H... a des idées assez généreuses.

J'ai dit à Gide qu'il a encore dû revenir de son voyage en Afrique avec de bien jolies choses dans l'esprit, que ce doit être une véritable émotion. Il me dit qu'il y retournera, cependant, qu'il s'est pris d'une véritable sympathie, d'une véritable affection pour ces nègres. Il me dit ceci, en me quittant : « Je vous remercie, encore mon cher Léautaud, de votre sympathie. Vous sentez, n'est-ce pas, la gravité de la partie que je joue. Je veux réussir et je réussirai. Déjà, j'ai obtenu quelques résultats. »

Je suis sorti peu après derrière lui. Je le regardais descendre la rue de Condé, qu'il a traversée arrivé à la rue Saint-Sulpice, pour la remonter sur l'autre trottoir. La tête penchée vers le sol, les bras ramenés sur le devant du corps, une main tenant l'autre, semblant ne rien voir ni personne.

trouvent plus. Il me dit qu'il a fait un seul tirage à cinq mille exemplaires et qu'il n'y en a plus.

Je lui dis que j'ai lu le feuilleton de Souday, que j'avais cru tout d'abord qu'il exagérait, mais que je suis de son avis : le feuilleton de Souday n'est pas une jolie chose. Gide a toujours l'air d'en être très sûr.

Il a à parler à Vallette et je le laisse. Quand il descend de chez Vallette il entre me trouver dans mon bureau. Il me demande si j'ai lu dans le dernier numéro de la N. R. F. la suite de son voyage au Congo. Il me dit de la lire. Il me dit qu'il a découvert, vu, appris là-bas des choses épouvantables, navrantes, empoisonnantes, sur les façons dont on traite les nègres. Un exemple : des baraques, dans lesquelles on enferme des enfants, et auxquelles on met le feu. Il me dit qu'il s'est donné comme tâche de tout révéler de ce qu'il a appris ou vu, qu'il est allé au Ministère, que là-bas, sur place, il a réussi à faire condamner un individu qui avait commis des sévices sans nombre sur de malheureux nègres. A ma question si les autorités sévissent quand elles découvrent de pareils faits, il me répond qu'en pareil cas on cherche surtout à étouffer (il s'agit de la révolte de caoutchouc). Il me dit ce que sont ces nègres, si heureux, si dévoués, si reconnaissants devant le moindre bon traitement, et que la façon dont on les traite est à pleurer, — au souvenir de tout ce dont il parlait, il avait presque les larmes.

Il m'explique que tout appartient là-bas à des compagnies de gens qui vivent à Paris et n'ont jamais été sur place. La Forestière, par exemple, dont le président est Jean Véber (l'ancien dessinateur, fr-